

## Angèle Paoli

### L'insurrection poétique est-elle réactionnaire ?

En lisant l'intitulé « la poésie est-elle réactionnaire », ma réaction première a été de m'insurger. De m'insurger contre l'apparent paradoxe de cette interrogation. Associer la poésie à l'adjectif « réactionnaire » ? Me voici survoltée, électrisée. Réac' la poésie ? Réaction. Secousse épileptoïde. Je m'insurge. Contre l'idée d'associer la poésie à un mouvement de recul. Voire de repli. Repli frileux contre la nouveauté. Repli contre la modernité. Repli contre les nouvelles formes d'écriture. Mais aussi contre ce qui ne rentre pas dans la *doxa* ; contre ce qui n'épouse pas les idées émergentes et dominantes du moment ; contre ce qui ne se conforme pas à la bien-pensance. Il s'agit peut-être de cela.

Mais le propos est ambivalent ; pour ne pas dire ambigu. Je consulte mon dictionnaire. Les définitions approchées me confortent dans mon approche première. Est réactionnaire celui « *qui est partisan de la politique de réaction* ». « *Opposé au changement ou qui cherche à restaurer le passé.* » Est réactionnaire celui/celle qui se raccroche au passé pour en défendre les valeurs et s'oppose à tout ce qui relève de l'innovation et du progrès. Si l'on considère la poésie dans ce qu'elle a de plus ancien, à savoir un mode d'expression mis au jour par Homère et qui, depuis Homère, s'est immuablement propagé à travers les siècles jusqu'à aujourd'hui, couvrant tous les continents, alors oui, il est sans doute possible d'affirmer que la poésie est réactionnaire. Puisqu'elle s'ancre – comme d'autres formes d'art – dans le passé le plus lointain, un passé qu'elle innerve de ses racines. Elle est ce qui s'impose dans la durée là où nos goûts, nos mœurs et nos vies sont éphémères. Réactionnaire, la poésie ? Antimoderne par extension ?

Une fois ébauchées les prémices de ce questionnement, il m'est nécessaire d'aller plus loin et d'examiner plus avant. Plus avant et plus loin en regardant autour de moi et en me mettant à l'écoute du monde. Cela implique un regard différent. Une attente dans la lenteur, contraire aux exigences de temps voués à l'instantanéité fulgurante et à l'effacement de ce en quoi nous avons cru l'instant auparavant pour être remplacé par la « sacro-sainte » nouveauté. Or le monde va mal. Il titube s'engluant s'assombrit toujours davantage dans le sang des guerres, la furie de l'artillerie et des chars. Et pendant ce temps-là, sous mes cieux insulaires, je regarde le langage s'appauvrir, se réduire parfois comme peau de chagrin à un pauvre échantillon de deux cents mots. Le langage tourne en rond sur lui-même, ressassant les mêmes discours les mêmes images à satiété, laissant exsangues les langues vidées de leur sens, vidées de cette épaisseur et de cette densité qui irriguaient jadis les strates d'un discours multiforme, lui-même adapté à une pensée diversifiée et chatoyante, riche d'humanisme. Un langage vidé de toutes les formes d'une subjectivité vouée aux gémonies par des avant-gardes qui n'échapperont pas à leur tour à des impératifs réducteurs, à de nouveaux diktats.

C'est au cœur de l'informe contemporain dans lequel tout se vaut, dans lequel tout est interchangeable à volonté que prend place la poésie d'aujourd'hui. Et que, par sa diversité, par sa richesse, par sa profondeur mystérieuse, elle « entre en réaction ». Ainsi se pose-t-elle en réactionnaire dans la mesure où elle est celle qui interroge sans relâche.

L'homme et son semblable. L'homme et le monde. L'homme dans le monde. L'homme et son langage. L'homme et sa langue. Elle est celle qui déplace les frontières, qui les efface là où d'autres s'emploient à ériger des murs qui séparent qui cloisonnent. La poésie laisse la voie libre à ceux/celles, poètes, qui entrent en résonance avec les autres, où qu'ils soient et d'où qu'ils viennent. Elle est celle qui s'insurge. Contre la déshumanisation qui nous mine. Contre le langage unique et réducteur imposé à son insu à tout un chacun ; contre l'aspect lisse du prêt-à-penser qui anesthésie ; contre les clichés, les raccourcis, les apocopes systématisées, les formules creuses, aussi rapides et expéditrices que des tics obsessionnels. « Ça le fait », entend-on partout en mode de conclusion. Pour dire quoi au juste ?

Par-delà le langage conventionnel, il y a la poésie. Il y a la poésie qui, elle, est innovante. Créatrice et exigeante. Cent fois sur le métier des mots, la poésie rassemble, ravaude, tisse ponts et relais. Partout où les peuples (et leurs tyrans de l'ombre) s'efforcent de tout ramener à des équations simplistes, à des chiffres et à des bilans, la poésie guette. Elle est une veilleuse silencieuse, obstinée. Une gardienne. Une passeuse. Ses voix polymorphes coulent et s'infiltrant, circulent sinuent s'insinuent entre les mailles d'une cote de plus en plus étroite. La poésie dérange, perturbe, agace. Parfois elle irrite parfois elle déplaît. Quand c'est le cas, c'est le plus souvent qu'elle pose de vraies questions. Sur ce que nous refusons de prendre en considération et qui est la mort. C'est qu'elle suscite un réel questionnement. Y compris sur les mots, leur choix, leur sens, le rôle de leur place dans la phrase ou dans le vers. Elle met la langue dans tous ses états. D'aucuns renvoient la poésie aux oubliettes d'un revers de main. La poésie ? Pour quoi faire ? Affaire de doux rêveurs, d'esthètes perdus dans des élucubrations d'un autre temps ; affaire de sentimentaux plaintifs occupés à dire en tournures apprêtées ce qui peut l'être en quelques mots... Pauvre lyrisme, toléré à la condition d'être étroitement maîtrisé ! Comme le « je » à qui plus d'un a tenté de tordre le cou. C'est mal connaître la poésie que de vouloir la réduire à un mode d'expression minimaliste et monocorde. La poésie échappe. La poésie fuit tous les carcans dans lesquels on veut la contraindre. Dans le fond comme dans la forme, la poésie est plurielle. Qui témoigne ainsi, par sa grande diversité de tons, de registres, de thèmes abordés, de la diversité des hommes, de la vivacité de la création, du dynamisme intérieur de ceux qu'elle touche. D'aucuns reprochent à la poésie sa capacité à détourner le sens ; à se perdre en de vaines circonlocutions. De là à dire qu'elle est incompréhensible, il n'y a qu'un pas, vite franchi. Inintelligible la poésie. Inaccessible. Insaisissable. Élitiste. Inutile. À quoi bon la poésie ? Elle n'intéresse que ceux qui se pensent ou se disent poètes. C'est si peu de monde.

Pourtant la poésie est là. Réactionnaire, indubitablement. En ce qu'elle se pose en s'opposant. Tous les jours des voix surgissent qui font entendre leur désaccord ; qui bousculent les idées reçues, infléchissent à loisir les formes du discours. Soudain, on se prend au jeu et l'on prête l'oreille à ces mots surgis d'on ne sait où, qui nous parlent de ce que nous sommes ou de ce que nous sommes en train de devenir. Muets sourds et abêtis. La poésie est cette imprévisible qui pousse celles et ceux qui s'y adonnent quotidiennement à se tenir aux aguets. Elle est cette belle insoumise, subversive et radicale, prête à bondir sur ce qui menace de nous détruire, de nous engloutir dans une apathie généralisée. Elle dénonce les outrages que les hommes font subir aux plus faibles, aux démunis, aux indésirables. Pour cela elle s'engage à contre-courant. Elle prend le contrepied. Elle dénonce et fait sonner clair et haut la voix qui la pousse à nommer. En cela, oui, la poésie est bel et bien réactionnaire.

Je ne peux m'empêcher de penser ici au dernier recueil que Patricia Cottron-Daubigné consacre aux migrants, aux exilés, aux innombrables errants, à *Ceux du lointain* (L'Amourier, 2017). Roms, Syriens, Libyens, Éthiopiens. La poète les côtoie, la poète les écoute, la poète leur parle. Elle leur rend une parole qui leur est refusée. Ce faisant, elle restitue aux hommes leur part de dignité. Ils ont ensemble et en partage l'amour des mots. Des mots qui disent la précarité et le courage, l'inventivité nécessaire, non pour vivre mais pour survivre. Et cela n'a rien à voir avec des jérémiades, des discours plaintifs ou apitoyés. Non, rien. Et c'est bouleversant. Poète engagée sur un terrain difficile qu'elle a choisi de réhabiliter pour nous tous, Patricia Cottron-Daubigné est forcément réactionnaire. Pour s'insurger contre le silence, l'oubli, le déni, la soumission, la paresse, la résignation, nos postures les plus courantes. Elle entre en résistance contre nos aveuglements. Et elle le fait avec talent.

Un autre poète (parmi de nombreux autres) récemment découvert grâce à la vigilance des éditions Alidades, se pose à mes yeux en poète réactionnaire. C'est le poète italien Massimiliano Damaggio, marginal et libertaire (traduit ici par Olivier Favier). En rupture de ban avec « les cercles littéraires milanais » qu'il fréquentait autrefois, Damaggio dit devoir ses poèmes aux inscriptions qui couvrent les murs d'Athènes. C'est dans la rue que le Milanais délibérément exilé en Grèce puise son inspiration, au cœur de la misère qui a jeté « les gens » sous des habitats de fortune.

C'est la nuit de tant de gens dans les rues  
c'est-à-dire la même, c'est-à-dire  
une parmi tant d'autres.

écrit-il dans le poème « Retour à Athènes ».

Nombreux sont les poètes qui cherchent à donner ou à rendre à la poésie sa force de révolte. Ainsi la voix de Claude Ber dans *Il y a des choses que non*, une voix puissante, ailée, dynamique, éminemment créatrice. En perpétuel mouvement. Une langue d'insurgée qui est de celles qui rendent possible l'éveil des consciences. Dans ce recueil, la poésie de Claude Ber répond comme en écho à la définition que le poète Roberto Juarroz donne de la poésie : « *La poésie est un extraordinaire accélérateur de la conscience* ».

Il est bien d'autres définitions de la poésie. Celle-là me semble suffisamment éloquente pour tenter d'apporter une réponse aux questions qui nous sont posées. Parce que la poésie est cette force imprévisible propre à bousculer nos réticences, à nous défaire de nos rejets, de nos conformismes, de nos considérations saturées de certitudes. La poésie veille en même temps qu'elle maintient en éveil. En cela, oui, la poésie me semble profondément réactionnaire. Elle l'est sans doute aussi par bien d'autres aspects que je laisse à d'autres que moi le soin d'explorer et d'explicitier. Mais je cède ici ma voix à celle d'un poète qui affirme dans un entretien : « *On ne peut aimer la poésie que si on aime être étonné, dérangé, déconcerté.* » Nul doute que pour Jean-Pierre Siméon la poésie SE DOIT d'être réactionnaire.

J'aurais pu choisir une autre voie, saisir un autre angle d'approche. Sans doute me suis-je embarquée trop vite, emballée par mes propres « réactions », ma manière à moi d'être réactionnaire. Au moment où j'écris ces mots me revient en mémoire un extrait de vers

qui n'a rien à voir avec tout ce que j'ai écrit précédemment. Une image lumineuse dont la beauté singulière me saisit. Sans que je cherche à m'en expliquer la raison : « *la ravenelle glacée des montagnes* ». La perfection de cette expression me déconcerte. Ces mots m'habitent, qui chantent en moi et m'apaisent. Ils appartiennent à un vers de *Figures de la Terre*, dernier recueil de Marie-Claire Bancquart.

La poésie en prise avec la beauté ? Est-ce là une autre manière pour la poésie d'être réactionnaire ?

Angèle Paoli est née à Bastia. Vit dans un village du Cap Corse. Elle anime depuis 2004 la revue numérique de poésie [Terres de femmes](#) où elle tient notamment une rubrique de critique littéraire. Anthologiste (*Terres de femmes /terre di donne*, 12 poètes corses, éd. des Lisières, 2017), traductrice de l'italien et poète, auteure d'une douzaine d'ouvrages dont récemment *Tramonti*, poèmes (Henry, 2015) et *Italies Fabulae*, récits (Al Manar, 2017).